

*Du même auteur*  
chez Calmann-Lévy  
LE CYCLE DE MERLIN  
*La Grotte de cristal*, t. I, 2006  
*Les Collines aux mille grottes*, t. II, 2006

Mary Stewart  
Le cycle de Merlin, III  
**LE DERNIER  
ENCHANTEMENT**

roman  
*traduit de l'anglais*  
par Brigitte Mariot

*Titre original anglais :*  
THE LAST ENCHANTMENT  
(Première publication : Hodder & Stoughton, Londres, 1979)  
. Mary Stewart, 1979  
*Pour la traduction française :*  
. Calmann-Lévy, 2007  
ISBN 978-2-7021-3804-5

*Livre I*  
DUNPELDYR

1

Peu de rois accepteraient d'entamer leur règne par un massacre d'enfants en masse. Voilà pourtant ce que l'on murmurait au début de celui d'Arthur, même si on le considérait par ailleurs comme le type même du noble souverain, du protecteur impartial des puissants et des faibles.

Et il est plus difficile de faire taire les murmures que les calomnies prononcées à voix haute. En outre, dans l'esprit des gens simples, pour qui le Roi Suprême était le gouvernant de toutes les vies et le maître de tous les destins, Arthur allait être tenu pour responsable de tout ce qui se produirait dans son royaume, en bien ou en mal, de la victoire retentissante sur le champ de bataille à la mauvaise tempête ou même à la stérilité des troupeaux. Aussi, bien qu'une sorcière eût fomenté ledit massacre, qu'un autre roi en eût donné l'ordre et que moi-même j'eusse essayé d'en supporter le blâme, la rumeur persista-t-elle : on racontait que, pendant la première année de son règne, le Roi Suprême avait demandé à ses troupes de rechercher et d'exterminer un certain nombre de nouveau-nés, dans l'espoir de capturer dans ce filet sanglant un enfant mâle, le bâtard conçu lors de son inceste avec sa demi-sœur Morgause.

Pure calomnie, dirais-je, et peut-être serait-il bon de déclarer ouvertement que cette histoire est un mensonge ? Mais ce n'est pas tout à fait le cas. S'il est faux de dire qu'il a ordonné le massacre, son péché en fut la cause première, et bien que jamais il n'eût l'idée de tuer des enfants innocents, il souhaita effectivement voir le sien éliminé. Il est donc normal qu'une part de la responsabilité lui revienne et qu'une autre me soit imputée. Car moi, Merlin, qui suis considéré comme un homme de pouvoir et un visionnaire, j'ai attendu sans rien faire pendant que ce dangereux enfant était engendré et que l'on mettait un terme tragique à cette paix et à cette liberté qu'Arthur aurait pu conquérir pour son peuple. Je peux endosser cette responsabilité, car je suis aujourd'hui au-dessus du jugement des hommes, mais Arthur reste suffisamment jeune pour ressentir l'aiguillon de cette triste histoire et être hanté par des pensées d'expiation. En outre, quand cela eut lieu, il était jeune, encore sous le charme de cette première victoire à l'éclat blanc et or ainsi que de son accession à la royauté, soutenu par l'amour du peuple, les acclamations de ses soldats, et nimbé de cette auréole de mystère qui avait entouré l'épisode de l'extraction de l'épée.

Voilà comment cela se produisit. Le roi Uther Pendragon et son armée se trouvaient à Luguwallium, dans le royaume septentrional du Rheged, où ils devaient affronter une attaque massive de Saxons commandés par Colgrim et son frère Badulf, petits-fils d'Hengist. À peine sorti de l'enfance, le jeune Arthur avait été amené sur son premier champ de bataille par son père adoptif, le comte Ector de Galava, qui l'avait présenté au roi. Arthur avait été élevé dans l'ignorance de sa noble naissance ; même s'il s'était tenu informé de la croissance et des

progrès du garçon, Uther ne l'avait pas revu depuis sa naissance. En effet, pendant sa folle nuit d'amour avec Ygraine, alors épouse de Gorlois, duc de Cornouailles et loyal commandant d'Uther, le vieux duc avait été tué. Cette mort, bien que non imputable à Uther, pesait tellement sur ce dernier qu'il avait juré de ne pas reconnaître l'enfant qui naîtrait de cette nuit d'amour coupable. Arthur m'avait été confié en temps utile, et je l'avais élevé aussi loin que possible du roi et de la reine. Le couple royal n'avait pas eu d'autre fils. Souffrant déjà depuis quelque temps, et conscient de la menace saxonne à Luguvallium, Uther avait été contraint de faire venir l'enfant, afin de le reconnaître publiquement comme son héritier et de le présenter aux nobles et roitelets rassemblés là.

Mais avant qu'il n'eût pu le faire, les Saxons avaient attaqué. Trop faible pour monter à cheval et mener ses troupes, Uther avait pris place dans une litière pour assister au combat. Cador, le duc de Cornouailles, commandait à sa droite ; le roi Coel du Rheged à sa gauche, en compagnie de Caw du Strathclyde et des autres chefs du Nord. Seul Lot, roi du Lothian et des Orcades, avait manqué à l'appel. Lot, souverain puissant mais allié douteux, avait gardé ses soldats en réserve, afin de les introduire dans la bataille au moment opportun. On racontait qu'il les avait retenus délibérément dans l'espoir de voir l'armée d'Uther décimée et le royaume lui revenir. Si telle était son ambition, ses espoirs furent déçus. Alors que le combat faisait rage autour de la litière royale, installée en plein cœur du champ de bataille, l'épée du jeune Arthur s'était brisée. Uther lui avait alors confié son épée royale, et avec elle (comme les hommes l'avaient compris) la direction du royaume ; puis après s'être rallongé sur sa couche il avait regardé le garçon, flamboyant comme une comète prometteuse de gloire, conduire une attaque qui avait causé la déroute des Saxons.

Plus tard, au cours de la fête de la victoire, Lot avait pris la tête d'une faction de seigneurs rebelles réfutant l'héritier choisi par le souverain. Uther s'était éteint au beau milieu de ces réjouissances bruyantes et chicanières, laissant le jeune garçon – avec moi à ses côtés – les affronter et les conquérir.

La suite des événements est devenue matière à chansons et à histoires. Il me suffit de dire que, grâce à son auguste prestance et au signe envoyé par le dieu, Arthur imposa sa légitimité.

La graine maléfique avait cependant déjà été plantée. Le jour précédent, ignorant encore sa véritable identité, Arthur avait rencontré Morgause, sa propre demi-sœur, la bâtarde d'Uther. Elle était adorable. Il était très jeune, encore grisé par sa première victoire. Aussi, lorsqu'elle lui envoya sa suivante ce soir-là, se précipita-t-il dans sa chambre en ne pensant qu'au plaisir que la nuit pourrait lui apporter, à la satisfaction de ses ardeurs et à la perte de sa virginité.

Morgause, soyez-en sûrs, avait perdu la sienne depuis longtemps. Et elle n'avait rien d'une innocente en bien d'autres domaines ! Elle savait qui était Arthur, et pécha volontairement avec lui pour tenter d'accéder au pouvoir. Impossible pour elle de compter sur un mariage, mais un bâtard né de l'inceste se révélerait une arme puissante quand le vieux roi, son père, mourrait et que le jeune souverain monterait sur le trône.

Lorsque Arthur découvrit ce qu'il avait fait, il aurait pu, sans mon intervention, aggraver son péché en la tuant. Je la bannis donc de la cour et lui ordonnai de se rendre à cheval à York, où Morgane, la fille légitime d'Uther, résidait avec sa suite, attendant la célébration de son mariage avec le roi du Lothian. Morgause, qui comme tout un chacun à l'époque me craignait, m'obéit et s'en alla pratiquer sa sorcellerie de bonne femme et nourrir son bâtard en exil. Ce qu'elle fit, comme vous le verrez, aux dépens de sa sœur Morgane.

Mais nous y reviendrons plus tard. Mieux vaut, pour l'instant, revenir au moment où, à l'aube d'un jour nouveau et favorable, Arthur Pendragon, ayant chassé de son esprit Morgause, en route pour York, se trouvait à Luguvallium dans le Rheged, prêt à recevoir les hommages sous un soleil brillant.

Je n'assistai pas à ces témoignages de respect. Je lui avais présenté les miens dès les premières heures, entre le coucher de la lune et le lever du soleil, dans le sanctuaire de la forêt où il avait extrait l'épée de Maximus de l'autel de pierre et s'était, par cet acte, proclamé roi légitime. Lorsqu'il était reparti en grande pompe avec les princes et les nobles, j'étais resté seul dans le sanctuaire. J'avais une dette à payer aux dieux de cet endroit. Considérée désormais comme une chapelle – Arthur, lui, l'appelait la Chapelle Périlleuse –, elle avait été pendant longtemps un lieu saint, bien avant que des hommes ne la bâtissent avec des pierres et n'y érigent un autel. Au début, les dieux de la terre, ces petits esprits qui hantent les collines, les rivières et les forêts, en compagnie des dieux de l'air, les plus nobles de tous, ceux dont le pouvoir respire à travers les nuages, le gel et le vent bavard, révéraient cet emplacement sacré. Personne ne savait pour qui la chapelle avait été construite en premier lieu. Plus tard, avec les Romains, était apparu Mithra, le dieu des soldats, et on y avait édifié un autel en son honneur. Mais l'endroit était encore hanté par son ancienne sainteté ; les dieux les plus anciens y recevaient leurs sacrifices, et les lampes à neuf branches brûlaient toujours sans trembler près de la porte ouverte.

Durant toutes les années au cours desquelles le comte Ector l'avait caché, pour sa propre sécurité, dans la Forêt Sauvage, j'étais demeuré près d'Arthur ; on me connaissait simplement comme le gardien du sanctuaire, l'ermite de la Chapelle de verdure. C'était là que j'avais finalement dissimulé la grande épée de Maximus (Macsen pour les Gallois), dans l'attente du jour où le garçon serait en âge de la soulever et, grâce à elle, de bouter les ennemis hors du royaume ou de les anéantir. L'empereur Maximus avait agi de même environ un siècle plus tôt ; les hommes voyaient désormais en cette grande épée un talisman, une arme magique envoyée par les dieux, ne devant être maniée que pour vaincre, et uniquement par un homme investi de ce droit. Moi, Merlinus Ambrosius,

parent de Macsen, l'avais retirée de sa cachette après son long séjour sous terre et conservée pour celui qui serait encore plus puissant que moi. Je l'avais d'abord cachée dans une caverne souterraine du lac de la forêt, puis emprisonnée dans l'autel de la chapelle, véritable sculpture dans la pierre, voilée aux yeux du commun des mortels par un feu blanc et glacial que mes dons de magicien avaient fait descendre des cieux.

Devant l'émerveillement et la terreur des témoins de la scène Arthur avait retiré l'épée de ce brasier surnaturel. Plus tard, lorsque le nouveau roi eut quitté la chapelle avec ses nobles et ses capitaines, force me fut de constater qu'hormis l'autel, resté là pour être entièrement voué à son culte, le feu sauvage du nouveau dieu avait vidé l'endroit de tout ce qui était resté sacré jusque-là.

J'avais toujours su que ce dieu ne souffrait aucun compagnon. Il n'était pas le mien et (à n'en pas douter) ne serait jamais celui d'Arthur ; mais, après avoir traversé la douce Grande-Bretagne, il était venu nettoyer cet ancien sanctuaire et imposer son rite. J'avais vu avec une admiration craintive, et beaucoup de chagrin, comment son courroux avait balayé les signes d'une forme plus ancienne de sainteté ; il avait incontestablement fait sienne la Chapelle Périlleuse – ainsi que l'épée, peut-être.

Aussi, ce jour-là, m'efforçai-je de remettre le sanctuaire en état et de le rendre accueillant pour son nouveau locataire. Cela me prit du temps, car j'étais engourdi par des blessures récentes et une nuit de veille ; en outre, il est des choses que l'on doit exécuter déceintement et avec ordre. Tout fut enfin terminé ; et quand, peu de temps après le coucher du soleil, le serviteur du sanctuaire revint de la ville, j'enfourchai le cheval qu'il avait rapporté et entrepris de traverser les bois silencieux.

Il était tard lorsque j'atteignis les portes, mais je les trouvai encore ouvertes ; personne ne m'empêcha de les franchir. Une certaine agitation régnait toujours à l'intérieur. Des feux de joie éclairaient le ciel, l'air palpitait de chants et, à travers la fumée, on pouvait sentir des odeurs de viande rôtie et des relents de vin. Même la présence du roi défunt gisant dans l'église du monastère, entouré de sa garde, ne parvenait à museler les hommes. Les temps étaient trop fertiles en événements, la ville trop petite : seuls les vieillards et les enfants trouvèrent le sommeil cette nuit-là.

Pour moi, cela s'avéra impossible. La nuit était déjà bien avancée quand mon serviteur vint me rejoindre, suivi de Ralf.

Ce dernier – vu sa grande taille – baissa la tête pour passer sous le linteau et attendit que la porte se refermât, fixant sur moi des yeux bien plus prudents qu'à l'époque où il était mon page et redoutait mes pouvoirs.

« Vous êtes encore debout ? »

– Comme tu vois. » J'avais pris place dans un fauteuil à dossier haut, près de la fenêtre. Le serviteur avait allumé un brasero pour lutter contre la fraîcheur de cette nuit de septembre. Je m'étais baigné, avais soigné mes blessures et laissé le domestique me passer une chemise de nuit ample, avant de le congédier pour me reposer. Après tout le déploiement de feu, de douleur et de gloire qui avait conduit Arthur à la royauté, moi, qui n'avais vécu que pour cela, ressentais un besoin de solitude et de silence. Le sommeil tardait à venir, mais, satisfait et immobile, je contemplais la lueur futile du brasier.

Ralf portait encore l'armure et les bijoux que je lui avais vus le matin même, quand il se tenait aux côtés d'Arthur. Ses yeux creusés accentuaient son apparence fatiguée ; cependant, il était jeune et les festivités de la nuit représentaient pour lui un commencement, non une fin. Il déclara soudain : « Vous devriez vous reposer. J'ai appris qu'on vous avait attaqué hier soir sur le chemin de la chapelle. Avez-vous été grièvement atteint ? »

– Rien de mortel, bien que cela me fasse un mal de chien ! Non, non, ne t'inquiète pas... de simples ecchymoses, aucune blessure profonde... et je m'en suis occupé. J'ai bien peur cependant de te rendre un cheval boiteux. J'en suis désolé.

– Je l'ai examiné. Rien de bien grave. Il s'en remettra en moins d'une semaine. Mais vous, vous avez l'air épuisé, Merlin. On devrait vous laisser le temps de vous reposer.

– Parce que ce ne sera pas le cas ? » Comme il hésitait, je levai un sourcil. « Allons, explique-toi. Que répugnes-tu à me dire ? »

Son air prudent se mua en une sorte de sourire grimaçant. Mais d'une voix subitement formelle, presque dépourvue d'expression, comme celle d'un courtisan qui se demande, selon l'expression consacrée, de quel côté le cerf va se diriger, il déclara : « Prince Merlin, le roi m'a demandé de vous conduire à ses appartements. Il veut vous voir dès qu'il vous siéra. » Tout en s'adressant à moi, ses yeux s'égarèrent sur la porte découpée dans le mur opposé. Jusqu'à la nuit précédente, Arthur avait dormi dans cette annexe de ma chambre, et c'était moi qui le convoquais à ma convenance. Ralf croisa mon regard et son sourire devint réel.

« En d'autres termes, immédiatement, ajouta-t-il. Je suis désolé, Merlin, voilà comment le message m'a été transmis par le chambellan. Ils auraient pu attendre jusqu'au matin. Je supposais que vous dormiez.

– Désolé ? Pour quelle raison ? Les rois doivent bien commencer à s'imposer à un moment ou à un autre. S'est-il reposé au moins ? »

– Pas un seul instant. Toutefois, il a réussi à se débarrasser de la foule ; tout le monde a quitté les appartements royaux, pendant que nous étions au sanctuaire. C'est là qu'il se trouve.

– On s'occupe de lui ? »

– Il n'y a que Bedwyr. »

Cela signifiait, je le savais, qu'en dehors de son ami Bedwyr, un petit nombre de serviteurs, et peut-être même quelques autres personnes, attendaient dans les antichambres. « Alors, prie-le de bien vouloir m'excuser encore quelques minutes. Je m'y rendrai dès que je serai habillé. Pourrais-tu m'envoyer Lleu, s'il te plaît ? »

Il refusa d'accéder à cette requête et dépêcha le domestique avec le message ; puis, aussi naturellement qu'il l'avait fait autrefois, quand il était enfant, Ralf m'aida en personne. Il me retira ma chemise de nuit, la replia et, par égard pour mes membres roides, m'aida délicatement à enfiler une robe de jour, avant de s'agenouiller pour me mettre mes sandales et les lacer.

« La journée s'est-elle bien passée ? » demandai-je.

– Très bien. Sans le moindre incident.

– Lot du Lothian ? »

Il releva les yeux et sourit d'un air amusé. « Il a tenu son rang. Les événements de la chapelle ont laissé leur empreinte sur lui... comme sur nous tous, d'ailleurs. » Sa dernière phrase fut murmurée comme s'il s'était parlé à lui-même, tête penchée pour s'occuper de ma deuxième sandale.

« Sur moi aussi, Ralf. Je ne suis pas non plus à l'abri des flammes du dieu. Comme tu peux le constater.

Comment va Arthur ?

– Il est toujours sur son petit nuage. » Cette fois, son air amusé recelait de l'affection. Il se remit debout. « Quoi qu'il en soit, je crois qu'il guette déjà les tempêtes. Bon, votre ceinture, à présent. C'est bien celle-ci ?

– Elle fera l'affaire. Merci. Des tempêtes ? Si tôt ? J'en doute. » Je lui pris ma ceinture des mains et la nouai. « As-tu l'intention de rester à ses côtés, Ralf, pour l'aider à les dompter, ou considères-tu ta tâche comme achevée ? » Ralf avait passé les neuf dernières années à Galava dans le Rheged, le petit coin de terre où Arthur avait vécu incognito, sous la protection du comte Ector. Il avait épousé une fille du Nord et était père de jeunes enfants.

« À dire vrai, je n'y ai pas encore songé. Il s'est produit trop de choses... et trop rapidement. » Il s'esclaffa. « En tout cas, si je reste avec lui, je suis sûr que je regretterai ces jours paisibles où je n'avais rien d'autre à faire qu'à chevaucher pour veiller sur ces jeunes dém... enfin, sur Bedwyr et le roi. Et vous ? Vous n'allez certainement pas rester ici, maintenant, tel l'ermite de la Chapelle de verdure ! Allez-vous quitter votre forteresse et l'accompagner ?

– Il le faut. J'en ai fait la promesse. En outre, cette place me revient, pas à toi... à moins que tu ne le souhaites. C'est nous qui en avons fait un roi, et la première partie de l'histoire vient de prendre fin. Tu as un choix à faire, à présent. Mais tu as tout le temps pour te décider. » Il m'ouvrit la porte et s'effaça devant moi. « Nous avons invoqué un vent violent, Ralf. Voyons de quel côté il soufflera pour nous.

– Vous le laisserez faire ? »

J'éclatai de rire. « Un esprit bavard me dit que j'y serai peut-être obligé. Viens, commençons par obéir à cette convocation. »

Quelques personnes restaient encore dans l'antichambre principale des appartements royaux, mais il s'agissait surtout de serviteurs qui débarrassaient les reliefs d'un repas que le roi venait apparemment de terminer. Des gardes, raides comme des piquets, se tenaient à l'entrée des pièces privées. Près d'une fenêtre, un jeune page allongé sur un banc dormait profondément ; je me souvenais de l'avoir vu lorsque j'étais venu là trois jours auparavant pour m'entretenir avec Uther, alors souffrant. Ulfin, le valet et chambellan en chef du roi, était absent. Je me doutais de l'endroit où il devait se trouver. Il servirait le nouveau roi avec toute la dévotion qu'il avait accordée à Uther, mais cette nuit-là, il préférerait rester auprès de son vieux maître, dans la chapelle du monastère. L'homme qui patientait près de la porte d'Arthur m'était inconnu, de même que la moitié des domestiques présents ; ces hommes et ces femmes, qui servaient habituellement le roi du Rheged dans son château, étaient venus prêter mainforte à cause du surcroît de travail conféré par cette occasion et la présence du Roi Suprême.

Tous me connaissaient, cependant. Au moment où je pénétrai dans l'antichambre, le silence se fit ; tout le monde se pétrifia, comme si un sort avait été jeté. Un serviteur, porteur d'écuelles qui se balançaient au bout de son bras, se figea à l'image de quelqu'un se retrouvant face à la tête de la Gorgone. Les visages qui se tournèrent vers moi eurent la même expression figée ; ils étaient pâles, bouche bée, empreints de crainte respectueuse. Je surpris le regard de Ralf posé sur moi, sardonique et affectueux. Ses sourcils s'arquèrent. « Vous voyez ? » semblaient-ils me dire. Je compris d'autant plus la retenue dont il avait fait preuve en venant me délivrer le message du roi. En tant que serviteur et proche compagnon par le passé, il avait eu maintes occasions de sentir et d'observer mon pouvoir à l'œuvre, fût-ce dans le domaine des prophéties ou dans celui qu'on nommait magie. Mais le pouvoir qui avait soufflé et flamboyé la nuit précédente dans la Chapelle Périlleuse relevait d'autre chose. J'imaginai parfaitement le genre d'histoires, vives et capricieuses comme un feu de broussailles, qui avaient parcouru Luguwallium depuis ; les gens les plus humbles n'avaient dû parler que de cela durant toute la journée. Et, à l'instar des fables étranges, elles s'amplifieraient au fil de leurs narrations.

Tous les yeux étaient fixés sur moi. Quant à l'admiration craintive qui avait pétrifié l'air comme le vent froid annonçant l'apparition d'un fantôme, j'y étais habitué. Je traversai la foule immobile et me dirigeai jusqu'à la porte de la chambre royale. Le garde s'écarta sans prononcer de sommation, mais avant que le chambellan ne poussât la porte, celle-ci s'ouvrit et Bedwyr sortit de la pièce.

Bedwyr, un adolescent calme au teint hâlé, âgé d'un mois ou deux de moins qu'Arthur. Son père, Ban, le roi de Benoic, était le cousin d'un roi breton. Les deux garçons étaient amis depuis que Bedwyr, enfant, avait été envoyé à Galava pour apprendre l'art de la guerre avec le maître d'armes d'Ector et partager les cours que je prodiguais à Emrys (comme on appelait Arthur à l'époque) dans le sanctuaire de la Forêt Sauvage. Il offrait déjà cette double nature, étrange et contradictoire, de combattant-né et de poète, aussi à l'aise dans l'action que dans le monde du rêve et de la musique. Un pur Celte, pourrait-on dire, tandis qu'Arthur, à l'instar de mon père le Roi Suprême Ambrosius, était romain. Je m'attendais à lire sur le visage de Bedwyr la même crainte respectueuse laissée par les événements miraculeux de la nuit que sur les faces des hommes plus humbles rassemblés là ; je n'y vis cependant que des traces de joie, une sorte de bonheur simple et une confiance ferme en l'avenir. Il s'écarta devant moi en souriant. « Il est seul, maintenant.

– Où vas-tu dormir ?

– Mon père est logé dans la tour ouest.

– Alors, bonne nuit, Bedwyr. »

Comme je m'avançais, il me retint. Il s'inclina brièvement et me prit la main, puis l'approcha de sa bouche et la baisa. « J'aurais dû me douter que tu ferais en sorte que tout se passe bien. Pendant quelques instants, là-bas, dans la grande salle, quand Lot et ses chacals ont commencé à chercher traîtreusement querelle, j'ai pris peur...

– Chut », lui intimai-je. Il s'était exprimé à voix basse, mais des oreilles indiscretes auraient pu surprendre ses propos. « C'est fini, désormais. Oublie ça. Va vite rejoindre ton père dans la tour ouest. Tu as compris ? »

Ses yeux noirs étincelèrent. « Le roi Lot occupe la tour est, m'a-t-on dit, c'est vrai ?

– Oui.

– N'aie aucune inquiétude. Emrys m'a déjà prévenu. Bonne nuit, Merlin.

– Bonne nuit. Puisseons-nous tous dormir paisiblement. Nous en avons grand besoin. »

Il grimaça un sourire, esquissa un demi-salut et s'éloigna. Je fis un signe de tête au domestique qui patientait et pénétraï dans la chambre. La porte se referma derrière moi.

Les appartements royaux avaient été débarrassés du dispositif utilisé pour le malade ; on avait par ailleurs retiré les tentures pourpres du grand lit. Les pavés du sol avaient été récemment nettoyés, frottés, et le lit, pourvu de draps écrus propres et d'une couverture en peau de loup. Le fauteuil, garni d'un coussin rouge et d'un dragon sculpté sur son dossier en or, était resté à son emplacement, muni de son repose-pieds et flanqué de la gigantesque lampe à trois pieds. Les fenêtres étaient ouvertes sur la fraîche nuit de septembre ; le courant d'air qu'elles laissaient passer inclinait les flammes des bougies, renvoyant d'étranges ombres sur les murs peints. Arthur était seul. Il se tenait près d'une fenêtre, un genou posé sur un tabouret, les coudes appuyés sur le rebord de l'ouverture qui donnait, non pas sur la ville, mais sur la bande de jardin bordant la rivière. Il scrutait l'obscurité ; j'eus l'impression de le voir boire à grands traits, comme dans une rivière, l'air frais vagabond. Ses cheveux étaient humides, comme s'il venait de les laver. Il portait encore les habits qu'il avait revêtus pour les cérémonies de la journée, blancs et argentés, ainsi qu'une ceinture en or gallois, sertie de turquoises et dotée d'une boucle ornée d'émaux. Il avait retiré son ceinturon ; la grande épée Caliburn était accrochée dans son fourreau sur le mur, derrière le lit. La lumière de la lampe se reflétait sur les bijoux de sa poignée : émeraudes, topazes, saphirs. Elle étincelait aussi sur la bague passée au doigt du garçon : la bague d'Uther dans laquelle était taillée la crête du Dragon.

Il se retourna en m'entendant arriver. Il semblait détaché, léger, comme si les vents de la journée, en soufflant à travers lui, l'avaient délesté de son poids. Ses traits tirés étaient blêmes de fatigue, mais ses yeux, brillants et animés. Autour de lui, déjà présent et indiscutable, flottait le mystère qui enveloppe un roi à la manière d'une cape. Il transparaissait dans son regard altier, auréolait sa tête. « Emrys » ne pourrait jamais plus se cacher dans l'ombre. Je me demandai de nouveau comment, au cours de toutes ces années de dissimulation, nous avions pu le garder en sécurité, à l'insu de tous, parmi les pauvres gens.

« Tu voulais me voir », lui dis-je.

« Toute la journée, j'ai voulu te voir. Tu m'avais juré de rester auprès de moi quand je briserais ma coquille pour faire mes premiers pas dans la royauté. Où étais-tu ?

– À portée de voix, même si je n'étais pas visible. Je suis resté au sanctuaire – à la chapelle – presque jusqu'au coucher du soleil. Je te croyais très occupé. »

Il laissa échapper un petit rire rauque. « C'est ainsi que tu vois les choses. J'ai plutôt eu l'impression d'être mangé tout cru. Ou peut-être de naître... une naissance difficile, en tout cas. J'ai comparé cela à une "éclosion", non ? Il m'a déjà été difficile de me retrouver prince, mais être roi en diffère autant que l'œuf diffère du jeune poussin.

– Tu pourrais au moins le qualifier d'aiglon.

– Avec le temps, peut-être. C'est bien là le problème. Le temps, je n'en ai pas eu. Être anonyme – pauvre bâtard d'un inconnu, tout heureux d'avoir la possibilité d'approcher d'un champ de bataille et peut-être même d'apercevoir au passage le roi en personne –, puis, subitement – quelques secondes à peine après avoir été prince et héritier royal –, me retrouver Roi Suprême, entouré d'un faste tel qu'aucun roi n'en a jamais connu... tout cela me donne l'impression d'avoir été poussé à coups de pied sur les marches du trône, alors que j'étais agenouillé

sur le sol. »

Je souris. « Je sais, plus ou moins, ce que tu ressens. On ne m'a jamais poussé aussi loin à coups de pied, mais je suis parti de bien plus bas ! Bon, réussiras-tu à te calmer et à dormir ? Demain sera vite là. Veux-tu une potion soporifique ?

– Non, non, en ai-je jamais pris ? Je m'endormirai dès que tu seras parti. Merlin, je suis désolé de t'avoir fait venir à une heure aussi tardive, mais je devais te parler et je n'en ai pas eu l'occasion jusque-là. Et cela risque d'être tout aussi difficile demain. »

Arthur quitta la fenêtre pour se diriger vers une table où s'étaient étalés des parchemins et des tablettes, s'empara d'un stylet et lissa la cire de son extrémité émoussée. Il accomplit cette tâche d'un air absent, la tête inclinée, si bien que sa chevelure sombre pendit vers l'avant et que la lumière de la lampe glissa sur la courbe de sa joue, effleurant les cils noirs qui bordaient ses paupières baissées. Ma vue se brouilla. Le temps fit marche arrière. Je revis Ambrosius debout devant moi, jouant avec son stylet et me disant : « Si un roi t'avait à ses côtés, il pourrait gouverner le monde... »

Eh bien, son rêve s'était enfin réalisé. Le moment était venu. Je clignai des yeux pour chasser ce souvenir et attendis que ce roi, désigné depuis un jour à peine, reprît la parole.

« J'ai réfléchi, dit-il brusquement. L'armée saxonne n'a pas été entièrement anéantie ; je n'ai encore reçu aucune information fiable sur Colgrim ou Badulf. Je pense que tous deux sont sortis sains et saufs du combat. Nous ne tarderons pas à entendre parler d'eux. Ou on nous apprendra qu'ils ont fui par la mer, soit pour rentrer chez eux, soit pour rejoindre les territoires saxons du Sud ; à moins qu'ils n'aient simplement trouvé refuge dans les terres sauvages au nord du Mur, dans l'espoir de regrouper leurs troupes dès qu'ils auront recouvré leurs forces. » Il leva les yeux vers moi. « Je n'ai pas à feindre devant toi, Merlin. Je ne suis pas un combattant chevronné et n'ai aucun moyen de juger à quel point cette défaite a été décisive, ni si les Saxons seront capables de se relever. J'ai demandé conseil, évidemment. J'ai organisé une réunion éclair en début de soirée, une fois les autres affaires réglées. Je t'ai fait quérir... du moins, j'aurais aimé t'avoir auprès de moi, mais tu te trouvais encore à la chapelle. Coel n'a pas pu venir non plus... Tu sais sûrement qu'il a été blessé ; tu l'as probablement examiné toi-même ! Quelles sont ses chances ?

– Minimes. C'est un vieillard, comme tu n'es pas sans l'ignorer. Et il a reçu un vilain coup. Il a beaucoup saigné avant qu'on puisse se porter à son secours.

– C'est ce que je craignais. Je suis allé le voir, mais on m'a dit qu'il était inconscient et qu'on redoutait une inflammation des poumons... Bref, le prince Urbgen, son héritier, l'a représenté ; il y avait également Cador et Caw du Strathclyde, ainsi qu'Ector et Ban de Benoic. Je me suis entretenu avec chacun d'eux et tous m'ont dit la même chose : quelqu'un doit suivre la piste de Colgrim. Caw doit retourner dans le Nord dès que possible pour veiller sur sa propre frontière. Urbgen doit demeurer ici, dans le Rheged, où son père est à l'agonie. Il ne restait donc plus que Lot et Cador. Je pense que tu conviendras avec moi que Lot ne peut être choisi ! Malgré son serment de fidélité, là-haut dans la chapelle, je ne suis pas encore prêt à lui faire confiance... encore moins si Colgrim est dans les parages.

– Je suis d'accord avec toi. Tu vas donc envoyer Cador ? Tu n'as assurément aucune raison de douter de lui, n'est-ce pas ? »

Cador, le duc de Cornouailles, représentait effectivement le choix le plus judicieux. C'était un homme dans la force de l'âge, un guerrier accompli et loyal. J'avais fait l'erreur de le considérer jadis comme l'ennemi d'Arthur – il aurait eu de bonnes raisons de l'être –, mais Cador était un être sensé, sage et clairvoyant, qui pouvait mettre de côté sa haine envers Uther, afin d'avoir une vision plus large d'une Grande-Bretagne unie contre la terreur saxonne. Il avait donc épaulé Arthur. Et Arthur, là-haut, dans la Chapelle Périlleuse, avait reconnu Cador et ses fils comme héritiers du royaume.

Aussi Arthur se contenta-t-il de répondre : « Comment le pourrais-je ? » avant de se renfrogner, en fixant son stylet. Soudain, il le laissa retomber sur la table et se redressa. « Le problème, c'est qu'avec mon manque d'expérience comme chef... » Levant alors les yeux, il aperçut mon sourire. Son air maussade disparut, remplacé par une expression que je lui connaissais bien : un mélange d'impatience et de fougue, une expression d'adolescent, mais derrière ce masque se cachait la volonté d'un homme prêt à combattre toute opposition. Ses yeux se déplacèrent vivement. « Oui, tu as vu juste, comme d'habitude. J'y vais en personne.

– Et Cador t'accompagne ?

– Non. Je pense que je dois y aller sans lui. Après ce qui s'est passé, la mort de mon père et le... » Il hésita « ...et ce qui s'est produit ensuite, là-haut, dans la chapelle... si de nouveaux affrontements ont lieu, je me dois d'y être en personne, afin de conduire les troupes et d'achever le travail que nous avons commencé. »

Il s'interrompit, comme s'il s'attendait encore à des questions ou à des protestations. Je me tins coi. « Je croyais que tu essaierais de m'en dissuader.

– Non. Pourquoi donc ? Je suis d'accord avec toi. Il te faut prouver que tout n'a pas été qu'une histoire de chance.

– Exactement. » Il réfléchit quelques instants. « C'est difficile à exprimer avec des mots, pourtant, depuis que tu m'as emmené à Luguwallium et présenté au roi, j'ai eu l'impression de vivre non pas un rêve... mais de sentir

que quelque chose m'utilisait, nous utilisait, tous autant que nous sommes...

– Oui. Comme si un vent violent soufflait et nous emportait avec lui.

– Et maintenant le vent est tombé, déclara-t-il avec simplicité, nous devons vivre nos vies grâce à notre seule force. Comme si... eh bien, comme si tout avait été magique, miraculeux, et qu'à présent tout ait disparu. Tu as remarqué, Merlin, que personne n'a parlé de ce qui s'est produit là-haut, au sanctuaire ? On pourrait croire que cela s'est passé il y a très longtemps, comme dans une chanson ou dans une histoire.

– La raison en est simple. La magie était réelle, et trop forte pour bon nombre des témoins, mais elle s'est consumée dans la mémoire de tous ceux qui l'ont vue, et dans celle des gens qui écrivent chansons et légendes. Bon, voilà pour ce qui est de l'avenir. Mais nous sommes dans le présent et avons encore beaucoup de travail devant nous. Une chose est sûre : toi seul peux l'accomplir. Alors va, et agis selon ta sensibilité. »

Le visage de l'adolescent se détendit. Il posa les mains sur la table et s'y appuya de tout son poids. Pour la première fois, on voyait à quel point il était las et combien il manquait de sommeil : s'abandonner à sa fatigue représentait pour lui un réel soulagement.

« J'aurais dû me douter que tu comprendrais. Tu vois donc pourquoi je dois y aller moi-même, sans Cador. Je reconnais que ma décision ne lui a pas plu, mais il a fini par en saisir le sens. Et, pour être honnête, j'aurais bien aimé qu'il m'accompagne... mais c'est quelque chose que je dois faire seul. Sans doute autant pour me rassurer que pour rassurer les autres. À toi, je peux bien le confier.

– Tu as besoin de te rassurer ? »

L'ombre d'un sourire. « Pas vraiment. Demain matin, je serai probablement capable de croire que tout ce qui a eu lieu sur le champ de bataille s'est bel et bien produit, mais pour le moment, j'ai encore l'impression que cela relève du rêve. Dis-moi, Merlin, puis-je demander à Cador de se rendre dans le Sud pour escorter la reine Ygraine, ma mère, hors de Cornouailles ?

– Je ne vois pas ce qui t'en empêcherait. Il est duc de Cornouailles ; depuis la mort d'Uther, sa demeure de Tintagel doit donc revenir sous sa protection. Si Cador a été capable de faire passer sa haine pour Uther après le bien public, il a sûrement dû pardonner à Ygraine sa trahison envers son père. Et maintenant que tu as reconnu ses fils comme héritiers du Royaume Suprême, toutes les dettes sont effacées. Oui, envoie Cador. »

Il eut l'air soulagé. « Alors, tout est pour le mieux. J'ai déjà mandé un messenger pour lui donner des nouvelles, à elle, bien sûr. Cador devrait la croiser en chemin. Ils devraient avoir rejoint Amesbury le temps que le corps de mon père y parvienne pour y être enterré.

– Dois-je alors comprendre que tu veux que je l'escorte jusqu'à Amesbury ?

– Si tu n'y vois pas d'inconvénient. Je ne peux pas m'y rendre, comme je le devrais... et il lui faut une escorte royale. Il vaut peut-être mieux que tu le fasses, toi qui le connaissais, plutôt que moi qui ne suis de royale lignée que depuis peu. En outre, puisqu'il va reposer aux côtés d'Ambrosius dans la Danse des Pierres Levées, il est normal que tu supervises le déplacement de la pierre tombale et sa remise en place. Le feras-tu ?

– Certainement. En progressant à une allure décente, cela devrait nous prendre environ neuf jours.

– D'ici là, j'y serai aussi. » Une lueur soudaine. « Du moins, avec un peu de chance. Je m'attends à avoir des nouvelles de Colgrim d'un instant à l'autre. Je le prendrai en chasse dans quatre heures environ, dès que la lumière sera suffisante. Bedwyr m'accompagne », ajouta-t-il comme si cela pouvait être d'un quelconque réconfort.

– Qu'en est-il du roi Lot ? J'ai cru comprendre que lui ne vient pas avec toi ? »

J'eus droit à un regard impassible, et à une voix aussi plate que celui d'un politicien. « Il part aussi, dès l'aube. Mais pas pour rejoindre ses terres... du moins, pas tant que j'ignore la direction prise par Colgrim. Non, j'ai prié le roi Lot d'aller directement à York. Je pense que c'est là qu'ira la reine Ygraine après les funérailles ; Lot pourra l'y accueillir. Ensuite, une fois son mariage avec ma sœur Morgane célébré, je suppose que je pourrai le considérer comme un allié, que cela me plaise ou non. Pour ce qui est des combats qui auraient lieu entre aujourd'hui et Noël, je me débrouillerai sans lui.

– Bon, je te reverrai donc à Amesbury. Et après ?

– Caerleon, dit-il sans la moindre hésitation. Si la guerre le permet, c'est là que j'irai. Je n'ai jamais vu cet endroit, mais d'après les dires de Cador, c'est là que je devrais établir mon quartier général.

– Jusqu'à ce que les Saxons brisent le traité et envahissent le Sud.

– Comme ils ne manqueront pas de le faire. Oui, jusqu'à ce moment-là. Dieu veuille que nous ayons le temps de souffler un peu.

– Et de construire une autre place forte. »

Il releva brusquement la tête. « Oui. J'y pensais. Seras-tu là pour le faire ? » Puis, d'une voix pressante : « Merlin, tu me jures d'être toujours présent ?

– Aussi longtemps que je te serai utile. Bien qu'il me semble, fis-je d'un ton léger, que l'aiglon ait déjà pas mal de plumes. » Et, comme je savais ce que cachait cette brusque incertitude, j'ajoutai : « Je t'attendrai à Amesbury. Je serai là pour te présenter à ta mère. »